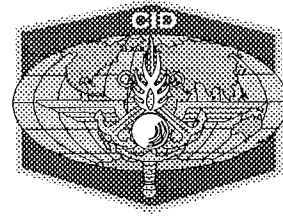
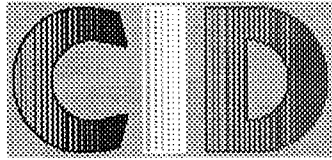


1998 1156



MEMOIRE DE STRATEGIE

27 mars 1998

La guerre : expression de la dégénérescence des Etats ?

*CDT. Ramon SANS
5^o Promotion
Division D
Groupe D6*

LA GUERRE : EXPRESSION DE LA DEGENERESCENCE DES ETATS?

SOMMAIRE.

1. INTRODUCTION.....	2
2. L'ISSUE DE LA GUERRE : UN REGRETTABLE INVARIANT TEMPOREL.....	2
2.1. Les guerres médiques : début de la chronique tragique du rapide déclin de l'empire Perse.....	2
2.2. Alexandre le Grand : un destin inaccessible inspiré par les dieux.....	3
2.2.1. <i>Du succès foudroyant des opérations militaires.....</i>	<i>3</i>
2.2.2. <i>...à l'oeuvre politique inachevée... ..</i>	<i>3</i>
2.2.3. <i>...qui ne doivent pas occulter les faiblesses et les ambiguïtés de ses motivations... ..</i>	<i>4</i>
2.2.4. <i>...qui finissent par précipiter le déclin de la civilisation grecque.....</i>	<i>4</i>
2.3. Les guerres du Moyen-âge : une longue série de guerres de successions.....	4
2.3.1. <i>La faiblesse d'une organisation politique.....</i>	<i>4</i>
2.3.2. <i>...qui s'explique par l'héritage du pouvoir et des privilèges.....</i>	<i>5</i>
2.3.3. <i>...à la recherche d'un impossible exutoire dans le recours systématique à la guerre.</i>	<i>5</i>
2.4. Napoléon : une ambition qui n'a pas de limites.....	5
2.4.1. <i>La marche à la guerre comme moyen d'affirmer son autorité politique.....</i>	<i>5</i>
2.4.2. <i>Un projet démesuré.....</i>	<i>6</i>
2.4.3. <i>...que son génie militaire ne peut pas empêcher de finir en désastre politique.....</i>	<i>6</i>
2.5. Les guerres coloniales : un facteur de puissance condamné par son incohérence conceptuelle. .6	6
2.6. La Deuxième Guerre Mondiale : le désastre de la guerre comme substitut de la politique.	7
3. ANALYSE POLITIQUE.....	8
3.1. La violence : un acte corrosif qui brouille l'objectif politique initial.....	8
3.2. La guerre : une ambition de conquête démesurée et paradoxale.....	9
3.3. Une aventure hasardeuse dont les succès ne résistent pas à l'obstination des volontés libératrices.....	9
3.4. La guerre : un phénomène qu'il faut éviter mais qui est politiquement incontournable.....	10
4. CONCLUSION : NE PAS PROVOQUER LA GUERRE POUR MIEUX CONSTRUIRE LA PAIX... 11	11
5. BIBLIOGRAPHIE.....	11

LA GUERRE : EXPRESSION DE LA DEGENERESCENCE DES ETATS?

1. INTRODUCTION.

En 1982, les généraux, qui sont à la tête de l'Etat Argentin, sont acculés par l'incohérence de leur politique intérieure qui se fonde sur un totalitarisme sans imagination et qui s'appuie sur une répression aveugle et féroce. Pour redonner une légitimité à leur pouvoir à bout de souffle, les généraux lancent leur pays dans la conquête des îles malouines disputées au Royaume-Uni. Dans un premier temps, ils obtiennent la cohésion de leur Etat autour du fort sentiment nationaliste qu'inspire cette guerre. Malheureusement, ils se heurtent rapidement au réalisme et à l'efficacité du corps expéditionnaire britannique dont ils ont sous-estimé la motivation. Les Britanniques portent un coup de grâce à ces prétentions territoriales artificielles et mettent un terme au régime politique militaire argentin.

L'Histoire est une longue litanie ininterrompue d'histoires de cette nature où un objectif politique flou se transforme hâtivement en une prétention territoriale qui précipite à son tour le recours à la force armée qui finit par se révéler impuissante. Confucius considère que « l'expérience est une petite lanterne qui n'éclaire que le chemin déjà parcouru » et Marx estime que si « ce sont les hommes qui font l'histoire, ils ne savent pas quelle Histoire ils font ». Cela permet de comprendre la tentation, jamais dissuadée, qui inspire les hommes de pouvoir et les Etats dans le recours dangereux et aléatoire à la guerre pour atteindre le fruit de leurs ambitions.

Encore une fois, l'Histoire montre que l'issue de la guerre, toujours incertaine, ne donne jamais satisfaction aux Etats qui la provoquent. Au mieux, lorsqu'elle est obtenue, la victoire militaire se traduit rarement par une victoire politique durable. Cette victoire politique n'est jamais définitive. En revanche, le déchaînement de la violence guerrière s'accompagne invariablement d'un cortège dramatique de supplices qui martyrisent les hommes, menacent la stabilité des nations, compromettent les civilisations.

La guerre introduit le principe de la violence physique collective, organisée et consentie par les Etats, dans la résolution de leurs conflits. La guerre, qui est perçue depuis Clausewitz comme une « continuation de la politique », n'est en réalité que l'expression la plus révélatrice de la dégénérescence politique des Etats qui la provoquent ou de ceux qui ne savent pas s'y préparer.

Nous vérifierons que ce constat est un invariant temporel que nous expliquerons par une analyse politique du phénomène de la guerre. Si aucune nation ne peut faire l'économie de l'envisager et de la préparer nous concluons sur la supériorité de mode de pensée défensif qui privilégie la construction de la paix par rapport au mode offensif qui s'applique à rechercher et à provoquer la guerre et qui nous apparaît décadent.

2. L'ISSUE DE LA GUERRE : UN REGRETTABLE INVARIANT TEMPOREL.

2.1. Les guerres médiques : début de la chronique tragique du rapide déclin de l'empire Perse.

Le succès des Grecs contre les Perses, lors de la deuxième guerre médique, s'explique par le génie de Thémistocle et par l'énergie du peuple Grec dans une guerre libératrice qui s'annonce pourtant mal tant la supériorité numérique de Xerxès apparaît écrasante. Cette guerre défensive est une réussite pour la Grèce parce qu'elle inspire remarquablement le génie stratégique stupéfiant de Thémistocle qui sert une cause précise : la préservation de la liberté grecque menacée par la rancœur des Perses à la recherche d'une revanche à la défaite de Marathon.

En matière de stratégie Thémistocle atteint la perfection. Il réussit à faire taire les divisions des cités grecques et à concentrer leurs énergies mobilisées, à imaginer et à mettre en oeuvre une stratégie de moyens qui conduit au développement de la flotte navale qui obtient la victoire de Salamine, à faire état d'un art consommé de l'opératique combinant la ruse, les manoeuvres de grande ampleur qui finissent par entraîner les Perses vers le lieu de la bataille décisive qui leur sera fatale.

Il ne manque rien à Thémistocles dont l'oeuvre, qui constitue déjà une synthèse de Sun-zi, de Clausewitz et de Mahan, épargne à la Grèce un destin tragique. Il a l'intelligence politique et le génie militaire. Il comprend la nécessaire mobilisation des énergies. Il interprète justement les principes fondamentaux de la guerre. Il a le sens de l'action et de la retenue sitôt l'objectif politique atteint.

En revanche, Xerxès est prisonnier d'un schéma politique réducteur dont la seule ambition est de soumettre la Grèce après avoir donné une leçon aux Athéniens. Il est aveuglé par cette obsession alors que l'existence de l'Empire perse n'est pas menacée par la Grèce. La puissance de son armée, considérable sur le papier, reste théorique. Son efficacité demeure stérile comme figée par le manque d'inspiration politique et d'imagination militaire de son chef.

2.2. Alexandre le Grand : un destin inaccessible inspiré par les dieux.

2.2.1. *Du succès foudroyant des opérations militaires...*

C'est à l'âge de vingt ans qu'Alexandre se lance à l'assaut de la Perse en reprenant le projet de son père, le roi Philippe II de Macédoine. Il débarque en Asie Mineure avec 35000 Grecs sans ressources financières et avec seulement une réserve d'un mois de vivres. Au-delà, il ne sait pas comment il pourra nourrir ses troupes en pays ennemi. Darius, le grand roi des Perses, ne prend pas au sérieux l'expédition grecque. Il envoie à Alexandre un colis comprenant un fouet, une balle, des pièces d'or et une lettre qui dit : «Le fouet est pour te corriger, la balle est pour t'amuser et l'or, si tu as besoin d'argent de poche». La suite de l'histoire montre la faiblesse du calcul de Darius qui commet l'imprudence de sous-estimer son ennemi. Contre des forces jusqu'à huit fois supérieures aux siennes en nombre, Alexandre gagne bataille sur bataille : bataille du Granique en 334 av. J.C., Issos en 333 av. J.C., conquête de l'Egypte où il est proclamé Pharaon, Bataille de Gaugamèles en 331 av. J.C. Parvenu aux limites du « monde », dans les régions montagneuses du nord de la Perse, Alexandre fonde la ville d'Alexandria-Eschatè ce qui signifie Alexandrie-du-bout-du-monde. Mais il ne veut pas arrêter son périple avant d'avoir atteint les limites du monde réel. Les vétérans de son armée commencent à se plaindre. Ils l'accusent de ne plus vouloir revenir en Grèce et de les entraîner à leur perte. Ils lui reprochent de s'habiller comme les Perses, de suivre leurs coutumes et d'oublier ses origines macédoniennes. Mais Alexandre reprend sa route vers l'Est en promettant un magnifique butin qui est le fruit de son imagination. Il bat encore le roi Porus en 326 av. J.C. et atteint les Indes. Il poursuit sa marche à travers la plaine de l'Indus jusqu'au Cachemire où il aperçoit les premières pentes de l'Himalaya. Il ne sait pas que derrière se trouve un autre empire, celui de la Chine. Mais il sait que le monde ne s'arrête pas ici et cela suffit à le décider à continuer. Mais cette fois les Grecs, soldats et officiers de son armée, refusent de le suivre et mettent fin à son rêve. Alexandre n'ira pas plus loin. Après un retour dramatique au Moyen-Orient par le désert de Gédrosie en 325 av. J.C., Alexandre rêve encore de nouvelles conquêtes et il fait préparer une nouvelle expédition maritime pour contourner l'Afrique par l'Est. C'est alors qu'il est foudroyé par la malaria, en 323 av. J.C., dont il meurt à Babylone à l'âge de 33 ans.

2.2.2. *...à l'oeuvre politique inachevée...*

Revenu au Moyen-Orient, Alexandre consacre son temps à achever son oeuvre. Il organise l'administration de son immense empire. Il fait tracer des routes et édifier des villes. Il développe surtout Alexandrie d'Egypte, qui devient un port important et le reste jusqu'au XX^e siècle. Il crée une monnaie qui facilite les échanges commerciaux dans tout l'empire entre l'Orient et l'Occident. On a retrouvé des objets d'art grecs jusqu'en Chine et en Sibérie. La langue grecque devient la langue commune. Il pense aussi qu'avec le temps, les Grecs et les Perses pourraient se fondre en un seul peuple. Il s'efforce de donner aux deux nationalités les mêmes fonctions dans l'Etat. Mais il provoque la jalousie des Grecs qui méprisent les Perses vaincus. L'immensité et la structure de l'Empire nourrissent les ambiguïtés politiques qui menacent déjà son existence. Elle repose seulement sur le charisme d'Alexandre. L'art

supérieur de sa science militaire et le souvenir récent de sa longue série de victoires éclatantes semblent bien modestes pour contenir les forces centrifuges qui se chargent bientôt de disperser son oeuvre.

2.2.3. *...qui ne doivent pas occulter les faiblesses et les ambiguïtés de ses motivations...*

Alexandre ne reprend pas simplement le projet de son père qui pense que la Grèce devrait être unifiée sous la direction de la Macédoine pour mieux résister à ses ennemis perses. Très rapidement, il le transforme et le dénature. Il bouscule ses limites territoriales alors que l'objectif de la sécurité grecque est atteint par la soumission de l'Empire perse. Il nourrit l'orgueil de se mesurer avec les dieux en organisant le culte de sa propre personnalité.

Alexandre cultive une ambition démesurée. Il veut soumettre et convertir à l'Hellénisme le monde connu, qui selon Erathostène est circulaire et entouré par un océan. Il veut aussi en devenir le roi. Il est mu par la haine des Perses qui sont une menace pour la Grèce depuis trois siècles. Il est déterminé à les anéantir. Mais, il est aussi attiré par la civilisation perse, par les voyages et l'aventure. Il est fasciné par les limites du monde qu'il veut atteindre avant d'arrêter son périple. Son projet politique n'est pas formalisé. Il se dessine au fur et à mesure de ses conquêtes. Il se garde de le révéler et le soumette au réalisme du peuple grec. C'est la raison pour laquelle il n'évoque que l'appât du gain pour entraîner ses hommes dans des conquêtes qui l'éloignent toujours davantage de son pays.

Au sommet de sa gloire, Alexandre veut être honoré comme un dieu. Il croit que son destin le guide. Sa mère ne lui répétait-elle pas dans sa jeunesse qu'il était le fils de Zeus? Il essaye d'imposer à ses soldats la proskynèse, coutume de prosternation des Perses devant leur roi. Les Grecs admettent mal qu'Alexandre se fasse honorer à la manière orientale comme un dieu vivant. Les Grecs, surtout les Athéniens, font une nette différence entre les hommes et les dieux. Pourtant, Athènes accepte de voter la déification d'Alexandre qui finit par obtenir le sacre du culte de sa propre personnalité.

2.2.4. *...qui finissent par précipiter le déclin de la civilisation grecque.*

La Grèce est un territoire trop petit pour son imagination. Mais le lieu de ses aventures est trop grand pour survivre à son éphémère conquête. Alexandre commet finalement la même erreur que Xerxès. Mais à la différence de Xerxès, Alexandre est un génie militaire exceptionnel. Il bâtit un Empire sur les ruines de l'Empire perse qu'il anéantit grâce à deux facteurs : son génie stratégique et les remarquables qualités de son armée. Mais en voulant développer la sécurité grecque face à la menace perse, Alexandre finit par la compromettre : de libératrice la guerre devient impériale. Alexandre, aveuglé par son ambition personnelle à son tour corrompue par la gourmandise de ses sens et par ses facultés intellectuelles, devient un usurpateur qui trahit l'objectif politique initial sur lequel comptent les Grecs. L'empire rapidement construit, ne survit pas à son fondateur qui meurt prématurément. Alors qu'il n'est pas menacé de l'extérieur, il se dissout par l'absence de projet politique formalisé, cohérent et transmissible, divisé entre ses généraux. La Grèce y perd ses références et son unité. Elle se meurt alors que son autorité s'y dilue désormais livrée à l'influence croissante de Carthage et de Rome. Le Royaume de Macédoine cause même sa propre perte. En s'alliant à Hannibal, le roi Philippe V provoque Rome qui conquiert ce qu'il reste de l'Empire d'Alexandre en 168 av. J.C.

2.3. Les guerres du Moyen-âge : une longue série de guerres de successions.

2.3.1. *La faiblesse d'une organisation politique....*

La société du Moyen-âge est gangrenée par la vulgarisation de la guerre que provoque sa propre dégénérescence politique. Elle est avant tout une société belliqueuse. L'homme libre s'y définit comme un soldat. Les rois et les grands, sans cesse rivaux, sont toujours entourés de troupes de guerriers qui leur jurent fidélité. Politiquement, l'insécurité se manifeste partout et pousse les plus faibles à rechercher des appuis. Le principe de la « recommandation » se formalise progressivement en un système plus large qu'est la féodalisation qui généralise le principe pyramidal du suzerain et du vassal. Les plus faibles aliènent tout ou partie de leur liberté et de leurs biens et se placent sous la protection d'un seigneur plus fort qu'ils s'engagent à secourir ou à soutenir à la guerre. Ainsi se tissent, en marge de tout droit public, des liens privés de haut en bas de l'échelle sociale où l'ordre religieux chrétien et le pouvoir politique tenu par les familles royales, se légitiment ou se disqualifient mutuellement. Le roi vit surtout de ses revenus fonciers et de ses butins de guerre. Ses vassaux, des bénéficiaires où des fiefs qu'il leur remet. Partout la force prime le droit.

2.3.2. *...qui s'explique par l'héritage du pouvoir et des privilèges...*

Dans ce contexte, les souverains ont de plus en plus de mal à contenir les ambitions de l'aristocratie, de leurs vassaux, et de l'église. Les vassaux titulaires de bénéfices cherchent à les rendre héréditaires. De même, les comtes veulent conserver leur vie durant et transmettre à leurs héritiers ce qu'on appelle « l'honneur comtal » : la charge elle-même et l'ensemble des biens affectés à cette charge pour l'entretien du comte. De leur côté, devant l'affaiblissement du pouvoir central, les évêques et les abbés, pratiquement indépendants sur leurs terres qui ont reçu l'immunité, s'érigent en censeurs moraux et politiques de la royauté. La situation est encore fragilisée par les agressions extérieures.

Ce système politique héréditaire porte les germes de sa propre décadence. Il entretient le feu des convoitises familiales et favorise les trahisons. Les alliances, les ambitions, se recomposent à chaque succession. Politiquement, chaque changement perturbe l'ordre péniblement établi. La frustration et la rancœur, alimentés par des sentiments passionnels, contradictoires et provocateurs, attisent les vengeances familiales où les fils se dressent parfois contre les pères pour se saisir du pouvoir. La nature de l'édifice politique cultive la division et systématise le recours à la guerre pour régler les problèmes de succession et tenter de clarifier l'ambiguïté des relations de pouvoir.

2.3.3. *...à la recherche d'un impossible exutoire dans le recours systématique à la guerre.*

Cette construction politique n'est pas une spécificité française. Elle concerne tout le continent européen. Elle est la cause de l'épouvantable guerre de cent ans entre la France et l'Angleterre que provoque la succession de Philippe le Bel. Les Valois s'emparent de la couronne en écartant les filles des rois défunts (loi salique) et le petit-fils de Philippe le Bel, Edouard III, roi d'Angleterre. Ecarter Edouard III c'est alourdir le contentieux franco-anglais qui s'inscrit dans un contexte de très ancienne hostilité. Edouard III défie Philippe VI en prenant le titre de roi de France. En 1340, la flotte française est détruite à L'Ecluse, l'avant port de Bruges. Les villes et les campagnes sont pillées ou dévastées. Aux malheurs des défaites que subissent les armées du roi de France (Crécy) s'ajoute encore la guerre civile qui éclate, toujours pour des motifs de succession, entre les Orléans-Armagnacs et les Bourguignons. La défaite d'Azincourt ajoute au cortège de drames qui secouent le royaume français. La guerre de cent ans est une longue chevauchée meurtrière sans lendemain qui se termine sans qu'aucun traité de paix soit signé, au milieu du XV^e siècle, par le départ des Anglais après leur cuisante défaite à Castillon. Mais sitôt le conflit séculaire s'apaise-t-il qu'un autre se déclare déjà. Il s'agit de la lutte contre l'Etat Bourguignon, prélude au long combat contre la maison d'Autriche. Après un siècle de guerres, la France n'est plus qu'une vallée de misères. La mort a fauché des millions d'hommes et il faudra plus de deux siècles avant que la population soit aussi nombreuse qu'en 1320.

Pendant des siècles, les luttes de successions et d'influences ne profitent qu'aux trois cavaliers de l'apocalypse qui se déchaînent avec une violence inouïe. Impuissant, le monde médiéval finit par perdre Byzance, un de ses symboles, sous l'influence des Turcs Ottomans qui s'emparent de Constantinople en 1453. L'Empire Byzantin disparaît de l'histoire, submergé par l'Empire Ottoman qu'il a attiré en sollicitant son aide contre les Serbes.

Le Moyen-âge apparaît comme une illustration exemplaire de l'expression de la dégénérescence politique des Etats qui utilisent la guerre pour régler leurs problèmes de croissance. La structure politique féodale, qui aboutit à une interminable série de conflits de succession, d'ambitions exacerbées et de luttes d'influence pour le pouvoir, entretient un esprit de guerre perpétuelle dont elle se nourrit à son tour. La structure féodale, dont le caractère belliqueux est permanent et par là-même insupportable, porte les germes de sa propre perte : la révolution.

2.4. **Napoléon : une ambition qui n'a pas de limites.**

2.4.1. *La marche à la guerre comme moyen d'affirmer son autorité politique.*

Alors que la paix est ramenée sur le continent en 1802 et que le prestige du premier consul est immense, Napoléon se sent paradoxalement menacé par la fragilité de sa légitimité. Il lui faut mieux ancrer son pouvoir. C'est ce qu'il fait en jouant de deux arguments : la crainte du retour des Bourbons et la menace de la reprise de la guerre. Comme rempart contre la poussée monarchiste il devient consul à vie en 1802. Alors que se fragilise l'instable paix d'Amiens, il devient Empereur des Français en 1804. Avec la caution populaire et la caution religieuse de Pie VII, Napoléon renoue avec l'Empire de

Charlemagne. Après avoir construit la paix, il marche à l'Empire. La marche en avant de l'Empereur se noue autour d'une ambiguïté : il entraîne la France dans une aventure qui ne se justifie que par son ambition personnelle et dont la logique est mal interprétée par la nation.

2.4.2. Un projet démesuré....

Comme Alexandre, Napoléon bâtit ses succès sur deux atouts qui semblent irrésistibles initialement : son armée et son génie. Son armée compte sur le nombre, l'expérience et s'appuie sur l'idéal de la République et l'attachement au chef victorieux. Son génie exceptionnel est néanmoins celui d'un homme seul qui ne laisse aucune initiative à ses subordonnés.

L'ascension initiale se noue autour de la rivalité franco-britannique. C'est fondamentalement par rapport à l'Angleterre que se construit une politique extérieure qui devient européenne et par là démesurée. Du côté anglais, il s'agit de garder la maîtrise des mers et renouer avec le marché européen sans lequel l'économie suffoque. Du côté français, il faut par l'arme économique et militaire, imposer l'autonomie du système continental et le libérer de l'influence anglaise. Napoléon nourrit le fantasme d'étouffer l'Angleterre. Pour y parvenir, il prend le parti de bouleverser l'ancien régime européen.

Mais tout projet de débarquement ou de blocus maritime n'est plus envisageable après l'écrasement de la flotte française à Trafalgar en 1805. Il décide alors de se lancer dans un blocus continental. Et c'est en particulier pour l'imposer en Espagne que l'Empereur s'enfoncé dans une guérilla où il commence à user ses forces. Il se lance à la conquête de l'Europe pour forcer les puissances continentales à le respecter.

2.4.3. ...que son génie militaire ne peut pas empêcher de finir en désastre politique.

Dans son duel avec les anglais, Napoléon s'engage dans une guerre d'usure où il dilue ses forces dans un espace immense qui finit par échapper à son génie. De révolutionnaire, la guerre devient impériale. Avec elle l'espoir change de camp. Les armées napoléoniennes, qui avaient bâti leur réputation sur les succès dans des guerres de libération, se lancent dans une accumulation de victoires dans un dessein démesuré. Mais, l'idéologie ne féconde plus leur technique. Privées de repères politiques cohérents, elles perdent leur raison d'être. La fulgurante trajectoire se termine en désastre et tout le génie militaire de l'Empereur n'y peut rien. Avec la campagne de Russie éclate la fragilité réelle de la construction politique. L'armée tient, mais pas toujours ses chefs et les notables chargent les ennemis de Napoléon de protéger les acquis que celui-ci leur a donnés. La société remodelée se détourne de celui qui l'a pétrie et le système napoléonien s'effondre alors que son oeuvre se prolonge.

2.5. Les guerres coloniales : un facteur de puissance condamné par son incohérence conceptuelle.

En France, la colonisation reprend au XIX^e siècle avec la conquête de l'Algérie et les initiatives du Second Empire, avec une pleine expansion sous la III^e République. Le « parti colonial » triomphe des oppositions et de l'indifférence de l'opinion publique. Les justifications à la systématisation de la colonisation demeurent composites et discutables. Elles traduisent la difficulté de créer un projet politique cohérent.

La raison économique (matières premières, marchés nouveaux pour contourner le protectionnisme renaissant, exutoire de capitaux) se heurte à la réalité de l'expérience qui prouve la faiblesse de ce calcul. L'exotisme, la curiosité géographique, que suscitent les explorations, du continent africain notamment, est un argument qui la favorise sans pouvoir la légitimer. La rivalité avec l'Angleterre et l'Allemagne en Afrique, ou avec la seule Angleterre en Orient, pousse aussi les dirigeants français à affirmer le prestige national en disputant aux autres puissances européennes des terres encore à conquérir. La colonisation est une façon de répondre à la provocation des puissances rivales. Ne pas s'y engager est considéré comme une abdication. L'expansion représente alors un instrument de puissance.

Les républicains, ferrystes et gambettistes, développent l'idée d'une mission civilisatrice, dans la ligne droite de la diffusion des « lumières » en Europe par la révolution française. Jules Ferry disait le 28 juillet 1885 : « Il y a pour les races supérieures un droit, parce qu'il y a un devoir pour elles. Elles ont le devoir de civiliser les races inférieures ». Plus tard, Maurice Barrès appuie à son tour la

colonisation en introduisant la notion de l'unicité des destins des peuples. En 1912, il déclare : « J'aime le Maroc parce qu'il est dans le destin de la France ».

Les partisans de la colonisation se battent pour une vérité qu'ils tuent par les armes qu'ils ont choisies pour la défendre. En déniaut aux peuples indigènes une histoire et une civilisation, en assujettissant leur destin à celui de la France, en évoquant la notion de supériorité raciale, ils prennent à contre-pied les valeurs du siècle des lumières. Ils restent insensibles aux conséquences de cette contradiction, comme aveuglés par leurs ambitions et leurs contestables convictions que Clémenceau dénonce : « Ces expéditions coloniales, dit-il, nous prennent notre or et le meilleur de notre sang, affaiblissent l'armée nécessaire à la défense nationale, sont contraires aux droits de l'Homme ».

La colonisation est l'expression d'un rêve de puissance qui prétexte de l'oeuvre civilisatrice pour dominer. Elle se lance à la conquête de territoires et de ressources pour relever le défi que pose la menace des autres puissances continentales. Elle est compromise à l'avance par les causes mêmes de son essor.

Malgré son expérience et sa culture, la France, après la Seconde Guerre Mondiale, persévère à maintenir sa présence en Indochine et en Algérie contre la volonté des populations locales. Elle semble ne pas comprendre que le monde a changé et que les principes de sa révolution ont partout germé pour se retourner contre son obstination. Elle y engloutit de précieuses ressources sans espoir de succès pour ses armées, condamnées par une politique en contradiction avec ses idéaux, sans que leur maîtrise de l'art de la guerre puisse être remise en cause.

Elle persiste jusqu'au bout à rééditer le résultat de l'expédition du Mexique, née du rêve de l'Empereur, qui se termine par le désastre de 1867. Le corps expéditionnaire, loin de ses arrières, sans soutien national, est perdu d'avance. Sa valeur incontestable ne lui sert à rien si ce n'est à repousser l'instant de la bataille décisive.

On peut remarquer que le moment où la France relance sa politique coloniale, en soumettant d'autres peuples au prétexte de la diffusion de sa culture, coïncide avec celui où les Etats-Unis d'Amérique se forment au prétexte de la fin de l'esclavage.

2.6. La Deuxième Guerre Mondiale : le désastre de la guerre comme substitut de la politique.

La deuxième guerre mondiale est essentiellement provoquée par les ambitions territoriales de l'Allemagne récidiviste et du Japon qui persiste.

En Allemagne, elle s'explique par le fait que dès l'origine, l'objectif d'Hitler est de réduire à néant le « diktat » de Versailles et d'accroître « l'espace vital » des Allemands par tous les moyens y compris par le recours à la force soigneusement préparée.

Hitler résout le problème du chômage par le lancement d'un vaste programme d'armement. Il met en oeuvre une stratégie des moyens qu'il est déterminé à utiliser pour faire bénéficier son Empire, le troisième Reich, des ressources de tout le continent où il espère trouver à bon compte une solution pour les besoins alimentaires de la population allemande en pleine croissance. Ceci ne peut signifier qu'une expansion vers l'Est, en Russie, et annonce qu'une nouvelle guerre se prépare.

Hitler enferme la société allemande dans un modèle réducteur, xénophobe et raciste, maintenu dans un carcan répressif. A l'intérieur du pays, il développe la crainte et un sentiment national aussi puissant qu'artificiel. Il embrigade la nation. Il exploite les rancœurs de la défaite, le désarroi de la crise économique, diabolise le peuple Juif et s'arc-boute sur la lutte contre le socialisme. Il inculque la fierté en même temps qu'il cultive l'instinct grégaire. Lorsque les allemands se réunissent pour célébrer les grandes messes nazies, le führer sait qu'il peut compter sur la solidarité presque inconditionnelle et sans limites de son peuple hypnotisé et fanatisé.

A l'extérieur, il joue de la faiblesse, de l'indécision et de la lâcheté des Etats pour s'imposer dans un dangereux équilibre sans avoir à recourir à l'utilisation de la force. Puis, dans un déchaînement de violence extrême, il part à la conquête de l'Europe. Il roque rapidement en France pour mieux se retourner contre l'URSS qui supporte l'essentiel du poids de la guerre. Mais pas plus que Napoléon, Hitler ne comprend qu'à force de soumettre, la guerre devient intolérable pour les peuples agressés qui serrent leurs rangs dans une unité retrouvée. A leur tour ils puisent dans le désespoir les

ressources de leur propre libération. Ils finissent par lui résister comme en Russie où il éprouve durement l'énergie de la grande guerre patriotique. Encore une fois, l'espoir change de camp. Hitler finit par tomber dans le piège de l'isolement face à l'URSS, les Etats-Unis et la Grande-Bretagne et doit se résoudre à disperser ses forces. Au lieu de renoncer, il poursuit sur le champ de bataille la quête d'une victoire politique impossible que les armées ne peuvent plus lui donner. Son unique possibilité est de retarder l'instant de la bataille décisive, de la fin qui évoque tant le principe de la « guerre absolue » dont les deux tranchants se resserrent impitoyablement pour couper les derniers ressorts de puissance.

Hitler n'a pas suffisamment médité cette phrase de Clausewitz : « celui qui néglige le possible pour chercher l'impossible est un insensé ». Il meurt en insensé en retournant les armes contre sa propre personne après les avoir longtemps dirigées contre le monde entier. En se suicidant il trouve un moyen à son égoïsme d'échapper à la peur de l'insupportable souffrance et à son esprit de justifier son inapprochable supériorité.

3. ANALYSE POLITIQUE.

3.1. La violence : un acte corrosif qui brouille l'objectif politique initial.

La guerre introduit des relations qui sont intensément psychologiques et passionnelles. Chaque belligérant observe les mouvements de l'autre. Chaque intention prend un sens nouveau qui implique une réponse. La guerre est un espace clos au sens le plus profond du terme. Chaque mouvement de l'un affecte l'autre. Les actes ricochent et reviennent sous un angle et une violence qui blessent les assurances et font trembler les certitudes. C'est un milieu si dangereux qu'il faut savoir saisir sur-le-champ, avant qu'il ne soit trop tard, l'intention sous-jacente qui se cache derrière chaque mouvement. Tout acte est réfléchi à l'infini jusqu'à ce que l'image originelle, lorsqu'elle existe, soit perdue.

La guerre est un piège dans lequel les belligérants doivent commencer par accepter inconsciemment leur propre sacrifice avant d'envisager une issue favorable. Les revers et les sacrifices inattendus choquent les imaginations, les consciences et les susceptibilités. Ils constituent autant de dards qui aiguillonnent le ressentiment et la haine. Ils provoquent les sentiments qui se déchirent en criant leur résolution renouvelée à retourner au combat dans un mouvement de libération de force extrême inhibant l'inacceptable impression d'impuissance. C'est ce qu'illustre la pensée de Clausewitz : « L'on ne saurait introduire un principe modérateur dans la philosophie de la guerre elle-même sans commettre une absurdité »¹. La confrontation des intelligences en milieu conflictuel devient passionnelle et la passion finit par les corrompre et par dénaturer leurs motivations politiques initiales.

Napoléon et Hitler ne savent pas résister aux sirènes de la démesure qui troublent leur imagination et leur conscience politique. Ils ne peuvent pas « en l'absence d'un succès d'ensemble se contenter d'un ensemble de succès ». L'enchaînement des batailles les entraîne comme dans un tourbillon où la guerre devient un substitut de la politique.

Comme des joueurs, les succès les enferment dans la tentation de la poursuite dont ils oublient de fixer les limites. Les premiers revers piquent leur susceptibilité qui redouble de résolution plutôt que de renoncer. Les suivants affectent plus profondément leur amour propre, et leur caractère insupportable les contraint à la défensive. Après avoir perdu leur liberté politique, ils perdent aussi leur liberté d'action militaire. L'inconcevable descente vers la ruine s'emballe alors que l'objectif n'est plus de gagner, ni même de sauver ce qui peut encore l'être, mais de mettre en échec le sort contraire. Comme dans un jeu de hasard, Napoléon et Hitler flambent. Comme dans un jeu de hasard, leur partie s'arrête par l'épuisement des ressources, par l'anéantissement. Comme dans un jeu de hasard, la tentation est d'aller au-delà de la ruine en sollicitant un crédit dangereux : c'est ce qu'essaie de faire Napoléon dans un dernier sursaut d'orgueil.

Tout le génie guerrier d'Hitler et de Napoléon ne leur permet pas d'échapper à ce piège. Sur les 610.000 hommes, dont Napoléon dispose au début de la campagne de Russie, 552.000 sont tués

¹ Clausewitz / De la Guerre / p. 52.

ou faits prisonniers. Clausewitz attribue ces pertes considérables à « l'énergie inouïe de la poursuite ». Plus Napoléon se trompe et plus il persévère.

3.2. La guerre : une ambition de conquête démesurée et paradoxale.

La guerre consiste invariablement à disputer l'affirmation d'une autorité politique sur un territoire. Elle ne se conçoit qu'autour de la dualité des deux mobiles contradictoires que sont l'expansion et la libération. Elle consiste pour les uns à défendre leur souveraineté. Elle est utilisée par les autres pour la contester. Elle peut être civile ou inter-étatique. Les motifs de la provoquer ne manquent pas. Ils se justifient par des besoins de sécurité croissants, par des arguments économiques qui ne peuvent occulter la convoitise des richesses naturelles, par des arguments culturels qui s'évertuent à imposer une forme de civilisation ou une idéologie dont il est urgent de partager les vertus universelles, par des ressentiments personnels lorsque les personnalités politiques se montrent incapables de refouler leur haine réciproque. Le plus souvent, le recours à la violence est une combinaison de ces déterminants qui se mêlent pour se féconder réciproquement.

Si le but politique de l'expansion est de renforcer la sécurité, alors le but reste invariablement sans fin. Avec la conquête, les frontières s'étendent et butent sur de nouvelles régions qui n'ont aucune raison de renoncer à leur propre sécurité. L'attitude conquérante constitue pour elles une provocation sérieuse et face à la menace de l'envahisseur qui se rapproche, leur réflexe est davantage de la renforcer que de la relâcher. A son tour, la crispation de ses nouveaux voisins, résolus à résister, vient encore attiser le sentiment d'insécurité de la puissance conquérante à qui elle donne des arguments pour poursuivre son mouvement. Tout doit recommencer dans un espace qui se dilate et qu'il est plus difficile de contrôler pour les uns, qui se contracte et qu'il devient plus difficile à maintenir pour les autres. Ainsi la conquête, évoquant la sécurité comme justification essentielle, n'apaise pas le sentiment d'insécurité. Elle le développe au contraire et manque son but politique. L'expansion des Mongols, les guerres incessantes du Moyen-âge, les guerres napoléoniennes, les guerres coloniales à leur origine, le développement effréné des armes nucléaires (qui occupe un espace psychologique), et même l'actuelle conquête de l'espace circumterrestre procèdent de cette logique.

Mais quel qu'en soit le mobile initial, et dès le premier engagement, l'expansion ramène les belligérants à des considérations de sécurité. Pour l'agressé il s'agit du besoin de protéger ou de reconquérir le sanctuaire national. Pour l'agresseur il s'agit du besoin de protéger les gains territoriaux ou le territoire national contre une réaction ennemie.

Ainsi, par une action réciproque dont le pivot est la sécurité, le recours à la guerre est un obstacle systématique et permanent à la sécurité. Alexandre le Grand et les Mongols, pour ne citer qu'eux, l'avaient parfaitement compris. Ils ont dû organiser une surveillance hautement dissuasive, fondée sur la terreur ou la répression des populations, des provinces conquises gérées par des administrateurs locaux.

3.3. Une aventure hasardeuse dont les succès ne résistent pas à l'obstination des volontés libératrices.

Les succès de leurs ennemis sont une leçon pour les peuples vaincus ou menacés. La défaite ou sa perspective leur fournit l'instrument de leur ressaisissement. De leurs ennemis victorieux ou menaçants ils deviennent les disciples. Or, la vocation des élèves est de parvenir un jour à égaler au moins leur maître. La vigueur de la vocation est encore décuplée si l'enjeu est la libération. Avec les progrès, l'espoir renaît. Il encourage de nouveaux efforts et justifie les sacrifices déjà consentis. Un jour les élèves finissent par dépasser leur maître et ce jour l'espoir change de camp. Le conquérant vainqueur doit alors consentir à remettre en jeu ses succès passés et risquer sa propre liberté voire sa propre existence. C'est ainsi qu'au XIV^e et au XV^e siècles de notre ère par exemple, les Russes s'inspirent des succès de la stratégie intégrale et directe des Mongols pour mieux se retourner contre ce peuple conquérant dont ils se libèrent avec des armées bâties sur les mêmes principes. Pierre Naville, dans ses commentaires de la théorie de la guerre, évoque le mécanisme en ces termes : « Le concept de la guerre se dégrade en une problématique humaine, et celui qui gagne est celui qui a mis de son côté le maximum

de volonté, de forces et de chances, jusqu'à ce qu'une nouvelle situation fasse du vainqueur un vaincu, et pour les mêmes raisons »².

3.4. La guerre : un phénomène qu'il faut éviter mais qui est politiquement incontournable.

A la lumière de ces aveuglants paradoxes quelles sont les raisons qui peuvent encore justifier le recours à la guerre?

Nous l'avons vu. A travers les siècles, les politiques conquérantes se perdent dans une longue série de guerres dont les succès, lorsqu'ils sont momentanément irréfutables sur le champ de bataille, restent éphémères face à l'usure du temps et à la réaction des peuples qui sont attachés à leur liberté ou qui nourrissent des ambitions incompatibles. C'est ainsi que les Perses scellent la condamnation de leur brillante civilisation en provoquant inutilement les Grecs. A deux reprises, l'Allemagne se ruine et manque son objectif en voulant conquérir vainement l'Europe qu'elle défigure. L'Irak, à peine sorti de sa longue guerre contre l'Iran, persiste dans l'erreur en se lançant à la conquête des champs pétrolifères du Koweït. Il est sévèrement ramené à l'intérieur de ses frontières par une coalition de nations.

Le recours précipité à la guerre apparaît comme un essai de contournement rapide des difficultés que rencontrent les sociétés dans leurs rapports ou dans leurs crises de croissance. C'est ainsi que les Allemands essayent de conquérir l'Europe en partie pour résoudre leurs problèmes alimentaires plutôt que d'envisager la modernisation de leur politique agricole. Alors que ces difficultés pourraient être résolues plus pacifiquement, la guerre apparaît comme l'expression de la dégénérescence politique des Etats qui la provoquent ou de ceux qui la subissent et qui ne savent pas s'y préparer. L'usage de la force c'est la démission de l'esprit, c'est l'expression de la pire des lâchetés en réponse à l'insupportable ou à l'inaccessible supériorité de l'intelligence. Jean Claude Chesnais constate que : « échec du dialogue, la violence commence là où s'arrête le pouvoir du verbe ». Mais ne pas savoir se préparer à la guerre est aussi l'expression d'une couardise intellectuelle qui confine à l'irresponsabilité politique. La France commet cette dernière erreur deux fois en moins d'un siècle. C'est ce qui explique les douloureuses défaites de 1870 et de 1940.

Pendant la deuxième moitié du XIX^e siècle, les échecs de la politique extérieure affaiblissent l'Empire. La France reste sans réaction face à la menace de la Prusse victorieuse de l'Autriche à Sadowa en 1866. L'expédition au Mexique, née du rêve américain de l'Empereur, se termine par un désastre en 1867. C'est alors que la France déclare la guerre à la Prusse, le 19 juillet 1870, cédant à une provocation de Bismarck. Les partisans d'un empire autoritaire espèrent, grâce à une victoire, reprendre de l'influence. Malheureusement, l'échec de la réforme militaire proposée en 1867, n'a pas permis de renouveler une armée mal préparée et mal commandée. L'Empereur, qui ne se préoccupe pas de sa condition physique, est incapable de monter à cheval. Il ne peut plus diriger les opérations militaires. Son nom, évocateur de glorieuses victoires passées, est impuissant face au tragique dénouement qu'il a provoqué. Les défaites françaises se succèdent en Alsace puis en Lorraine. Le 1^{er} septembre 1870, l'Empereur, encerclé à Sedan avec 100000 hommes, est fait prisonnier. Le 4 septembre, la république est proclamée à Paris. L'Empire, duquel se détournent ses plus ardents défenseurs, finit victime de son ambiguïté fondamentale et de la responsabilité directe qu'assumait l'Empereur devant le pays. L'aventure, outre la chute de l'Empire, a coûté à la France la perte de 250000 hommes et l'amputation de l'Alsace et de la Lorraine qui ne seront récupérées qu'un demi-siècle plus tard.

Sun Zi l'avait déjà constaté : « La guerre est une affaire grave pour le pays, c'est le terrain de la vie ou de la mort, c'est la voie qui mène au succès ou à l'anéantissement; il est impossible de ne pas l'étudier »³. La guerre apparaît comme un élément fondamental de la survie des nations qui ne peuvent faire l'économie de la préparer. Mais recourir à la guerre pour résoudre un conflit c'est risquer des ressources précieuses dans une confrontation hasardeuse dont l'issue n'est pas déterminée à l'avance. Clausewitz démontre que : « Aucune activité humaine ne dépend si complètement et si universellement du hasard que la guerre »⁴. Cette relation sociale violente engage gravement l'avenir des

² Clausewitz / De la Guerre / commentaires de Pierre Naville / p. 27.

³ Sun Zi / l'art de la guerre / I-1.

⁴ Clausewitz / De la Guerre / p. 64.

Etats dans un processus aléatoire et la raison ne détermine pas le camp de la victoire. Ainsi, la guerre ne mérite d'être menée que lorsque la paix ou l'avenir de l'Etat sont menacés et après que la diplomatie ait épuisé tous ses arguments.

4. CONCLUSION : NE PAS PROVOQUER LA GUERRE POUR MIEUX CONSTRUIRE LA PAIX.

Les guerres éclatent à cause d'une insuffisance politique qui sert en général de prétexte. C'est pourquoi la guerre est l'expression de la dégénérescence politique des Etats qui la provoquent ou qui ne savent pas s'y préparer. Elle constitue une menace grave pour leur sécurité et leur pérennité.

La guerre offensive, celle qui revêt un caractère prédateur, est une hérésie qui conduit à une écriture pessimiste de l'histoire et de la politique. Toutes les formes qui se fondent sur l'offensive pour aboutir à une agression délibérée, ou à la conquête comme fondement de l'expansion, se heurtent à un déficit de logique politique. Elles finissent par desservir les causes qui les soutiennent. La guerre offensive est la cause de ce formidable balancier qui n'a cessé de faucher, à travers les siècles, le continent euro-asiatique n'épargnant aucun peuple, aucune ambition. Dans un aléatoire mouvement perpétuel, évoluant au gré des rapports de forces des nations et des alliances, il finit toujours par bousculer les avantages qu'il a un moment concédés, annuler les effets des victoires si difficilement obtenues par les stratèges, emporter les calculs politiques démesurés. Une mauvaise politique ne peut pas enfanter une bonne stratégie.

La seule forme qu'il faut cultiver c'est la guerre de libération qui se fonde sur une stratégie défensive. C'est celle qui conduit aux succès politiquement éclatants et légitimes qu'obtiennent par exemple et tour à tour Ramsès II contre les Hittites, Thémistocles contre les Perses, Napoléon de la victoire de Toulon en 1793 à la paix d'Amiens en 1802.

C'est la raison pour laquelle il faut se préparer à la guerre sans chercher à la provoquer. Il ne faudrait jamais répondre à une provocation mais toujours trouver les moyens de la dépasser. Cela ne peut être que le résultat d'une politique pacifique mais ferme, cohérente et réaliste qui ne nourrit pas de projets démesurés qui seraient une négation de ses propres principes fondamentaux. Elle doit s'appuyer sur une stratégie hautement dissuasive, résolument prête à l'affrontement armé, mais dont l'objectif politique est de construire la paix plutôt que chercher à dominer par la force. La seule domination concevable est celle de l'intelligence par le seul fait de la confrontation des idées, les armées servant à la préservation des trésors des civilisations. C'est pourquoi il serait une erreur de mépriser les enseignements que nous livrent l'Histoire et son cortège de conflits destructeurs, le génie des grands stratèges et les leçons des grands théoriciens de la guerre que sont Sun Zi ou Clausewitz par exemple.

5. BIBLIOGRAPHIE.

- De la Guerre. Carl Von Clausewitz.
- L'art de la guerre. Sun Zi.
- L'art de penser et de conduire la guerre. Jean Guilton.
- La pensée et l'action. Jean Guilton.
- La méthode hégélienne et la conduite de la guerre. Jean Guilton.
- La pensée stratégique. Stratégique n°49.
- Cours CID 1997/1998 de M. Coutau-Bégarie.